



**HAL**  
open science

**Recension de P. CARTLEDGE et A. POWELL (éds.),  
The Greek Superpower. Sparta in the Self-Definitions of  
Athenians, Swansea, The Classical Press of Wales, 2018**

Adrien Delahaye

► **To cite this version:**

Adrien Delahaye. Recension de P. CARTLEDGE et A. POWELL (éds.), The Greek Superpower. Sparta in the Self-Definitions of Athenians, Swansea, The Classical Press of Wales, 2018. 2019, pp.336-339. hal-03327121

**HAL Id: hal-03327121**

**<https://hal.science/hal-03327121>**

Submitted on 7 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

faut reconnaître que Xénophon ne nous parle ni de cette perte, ni de la réorganisation de la société pour la reconquête, et L. Thommen signale le problème pour les kryptes). Le court Chap. 9 (p. 131-134) est consacré à l'armée et précède celui consacré à la guerre du Péloponnèse (p. 134-144), suivi d'un autre court chapitre consacré à ces deux éléments fascinants, les navarques et les harmostes (p. 145-148). Le Chap. 12 est consacré à l'hégémonie spartiate (p. 148-154). Le Ch. 13, où apparemment L. Thommen se rallie à la thématique des condottiere spartiates à laquelle je ne crois pas (du moins pas ceux étudiés ; pour moi il s'agit de gens au service de leur patrie qui, tant bien que mal, cherchent à sauver des zones d'influence dans le cadre traditionnel de la symmachie) est une succession de noms et de fiches. La problématique hellénistique de Sparte est abordée seulement avec Areus (Chap. 14) et surtout Agis et Kléomène (Chap. 14, p. 163-172). Le tout est dépendant de Plutarque. Signe de cette vision faussée par Plutarque (qui avait besoin d'un parallèle à la vie des Gracques), le plus hellénistique des souverains de Sparte, celui qui ramène la dyarchie à une monarchie, qui a vécu à la cour séleucide et a peut-être été lui un condottiere) et qui a une garde de mercenaires étrangers, Léonidas II, n'a pas droit à sa fiche. On finit avec Nabis (Chap. 16) et par un petit chapitre sur la Sparte romaine (p. 176-182). Ce livre présente donc une énorme matière sous un format réduit. Cela implique des choix qui se font en général en privilégiant ce que j'appellerai une vulgate conservatrice. Dans un format semblable, il était sans doute difficile qu'il en soit autrement. D'autant plus qu'en donnant une vision sur la longue durée l'auteur fait preuve d'audace historique, et qu'il donne, je le répète, une bibliographie actualisée qui permet au lecteur intéressé d'approfondir les thèmes abordés. Tables, bibliographie thématique et court index.

Jacqueline CHRISTIEN

Paul CARTLEDGE & Anton POWELL (Ed.), *The Greek Superpower: Sparta in the Self-Definitions of Athenians*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2018. 1 vol. relié, x-280 p. Prix : 65 £. ISBN 9781910589632.

Cette nouvelle parution des Classical Press of Wales est la publication d'un colloque tenu à Cambridge en 2013 et s'inscrit dans la continuité des nombreux volumes consacrés à l'histoire de Sparte et à sa réception depuis *The Shadow of Sparta* (1994). À une note introductive et un avant-propos des deux éditeurs faisant le point sur le renouvellement historiographique à l'œuvre, succèdent neuf contributions qui examinent la référence à Sparte et aux Spartiates dans les sources écrites athéniennes, tant historiques que théâtrales, rhétoriques ou philosophiques, mais aussi dans l'art et l'architecture attiques. L'ambition affichée d'étudier Sparte à travers le regard des Athéniens ne constitue pas une démarche inédite pour quiconque s'est déjà confronté au « mirage spartiate » derrière lequel disparaissent la cité et son intelligibilité historique à partir de la fin de la guerre du Péloponnèse. Paula Debnar revient ainsi sur l'*Oraison funèbre* de Périclès rapportée par Thucydide pour y déceler les références à Sparte. L'auteur démontre d'une part à quel point celle-ci est omniprésente dans le discours, bien que la cité ne soit nommée qu'une seule fois. De l'autre, elle met en évidence une véritable mise en scène de la compétition dans tous les domaines entre Athéniens et Spartiates. Ces derniers sont tour à tour blâmés et

loués ; même quand leurs qualités sont mises en avant, c'est pour mieux souligner l'appropriation et la sublimation de celles-ci par les Athéniens. Par sa prétention à faire d'Athènes une nouvelle Sparte, meilleure encore que son modèle, le discours révèle ainsi le rôle structurant de la cité lacédémonienne, bien loin de l'anti-Athènes rejetée dans l'altérité à laquelle elle est souvent réduite. Ellen Millender retrace ensuite la mise en place dans les œuvres d'Hérodote et Thucydide de l'opposition binaire entre les deux cités au moyen de leur utilisation respective du *logos*. Le contraste entre des Athéniens fins rhéteurs et des Spartiates laconiques vise à asseoir la légitimité en tant qu'*hégémon* d'Athènes. Les Athéniens sont capables d'écouter, débattre et décider raisonnablement pour mieux agir, au contraire de Spartiates incapables de délibérer, soucieux avant tout de leurs propres intérêts, enclins aux décisions opaques et excessivement prudents. L'opposition entre deux régimes de discours est cependant tout sauf nette et évolue en fonction des fins visées. C'est l'idéalisation par les Athéniens de la place du discours dans leur régime démocratique et dans l'exercice de leur hégémonie au sein de la Ligue de Délos qui a forgé la réputation de laconisme de Spartiates souvent réduits à n'être que le miroir des Athéniens dans les sources littéraires. A. Powell analyse le mouvement laconisant à Athènes afin d'en définir les acteurs, l'ampleur, les modalités et la durée. S'il identifie bien les années 404-403 av. J.-C. comme l'*acmé* des positions laconophiles, il déconstruit néanmoins méthodiquement la théorie selon laquelle les mesures des Trente auraient relevé d'une tentative planifiée de doter Athènes d'une *politeia* calquée sur celle de Sparte. La garnison spartiate a certes joué un rôle central dans les violences, mais Lacédémone semble s'être simplement accommodée d'une oligarchie locale qui se réclamait d'elle spontanément et grâce à laquelle elle a pu jouer sur le levier de la peur sans intervenir directement. La contribution de Michael Scott sort des sentiers battus des témoignages littéraires pour aborder les interactions spartiates avec l'art et l'architecture athéniennes. De la compétition ostentatoire entre les deux cités à Delphes et Olympie à la question de la monumentalisation de Sparte et d'Athènes, l'auteur développe une réflexion sur la relation entre monumentalité et pouvoir. Si les développements sur la tombe des Lacédémoniens ou sur la mise en scène monumentale des victoires athéniennes lors de la guerre du Péloponnèse sont convaincants, la théorie d'un urbanisme délibérément sobre comme duperie des Spartiates pour déguiser leur puissance véritable apparaît difficile à suivre. L'étude d'Edith Hall consacrée aux thèmes mythologiques spartiates dans les tragédies d'Euripide ouvre ensuite la réflexion sur les sources théâtrales. Ces références peuvent être lues au prisme de la construction de l'identité athénienne. Sparte est ainsi utilisée pour valoriser pêle-mêle, l'autochtonie des Athéniens, leur identité ionienne, leur régime démocratique, leur puissance navale, leur modèle culturel et leur statut de puissance impérialiste à même de défendre le monde grec face à la Perse. Athènes est souvent rapprochée d'Argos, à la fois miroir des tensions sociales à l'œuvre dans la cité et analogie de la rivalité avec Sparte. Plusieurs études de cas permettent de mettre en évidence les références au contexte de la guerre du Péloponnèse, comme l'*Andromaque* pour les opérations en Acarnanie, ou encore *Hélène* qui résonne des échos de l'expédition de Sicile. Enfin, l'auteur propose une interprétation à rebours des *Troyennes* qu'elle considère non pas comme une critique de la violente soumission de Milos par les Athéniens, mais plutôt comme celle de la prise d'Hysiai par

Sparte en 418-417. Ralph M. Rosen met pour sa part en lumière une utilisation différente de la figure des Spartiates dans la Comédie ancienne. En effet, au même titre que les Thébains, Cléon ou Périclès, ils sont tournés en ridicule et constituent l'une des cibles privilégiées d'Aristophane. L'auteur repose les termes d'un débat déjà ancien, en soulignant les difficultés d'interprétation de ces passages et se garde bien d'attribuer une couleur politique aux propos du dramaturge. Le recours aux fragments d'autres auteurs (notamment Eupolis) lui permet de relativiser la véhémence d'Aristophane et de voir dans ses moqueries le produit d'effets propres au genre comique et non à sa personnalité. Carol Attack met en valeur l'impossibilité pour l'Athènes d'Isocrate de se construire sans son pendant spartiate, dont la nature fluctue au cours de l'œuvre de l'orateur. Celui-ci use à foison de figures individuelles comme Thésée et Héraclès pour personnifier les communautés civiques et établir la supériorité d'Athènes, avant qu'un glissement ne s'opère puisque les deux personnages sont par la suite identifiés à Philippe II de Macédoine, nouveau champion panhellénique d'Isocrate. On notera la référence bienvenue aux travaux de C. Castoriadis, même si l'on pourra regretter l'absence de développements sur la société lacédémonienne engendrée par l'attention portée aux figures mythologiques individuelles et à la dyarchie, alors qu'il y avait matière à discussion (*Pan.* 177 sq. ; voir C. Mossé, « Les périèques lacédémoniens », *Ktèma* 2 [1977], p. 121-124). La contribution consacrée par Fritz-Gregor Herrmann à la place de Sparte dans la *République* de Platon permet de développer les hypothèses de C. Attack sur la rivalité entre les écoles philosophiques athéniennes du IV<sup>e</sup> siècle. L'antagonisme entre les deux cités développé par Isocrate s'oppose ainsi à la recherche utopique de la cité idéale d'un Platon qui use et abuse de la référence à Sparte, sans que ses intentions soient toujours transparentes. La critique de la démocratie athénienne est en effet au moins aussi dure que celle de Sparte et écorne l'image réductrice de laconisant souvent accolée à Platon. La référence à Sparte est certes évidente, mais l'auteur considère qu'elle s'adresse prioritairement à un auditoire sensible au laconisme et qu'elle constitue un appel non pas à imiter, mais plutôt à changer radicalement de *politeia*, aucun modèle ne parvenant à remplir tous les critères de l'idéal platonicien, Sparte pas davantage qu'Athènes. Malcolm Schofield propose enfin un retour sur la *Politique* d'Aristote, non pas pour ses positions bien connues sur la place des femmes ou la nature des institutions lacédémoniennes, mais afin d'explorer la notion d'impérialisme pour caractériser la domination spartiate sur le monde grec entre la fin de la guerre du Péloponnèse et Leuctres. Aristote distingue deux formes d'impérialisme : l'hégémonie, louable, et celle, blâmable, développée par Sparte, le despotisme. La nature même de la *politeia* spartiate, tournée vers la conquête, la domination et l'appât du gain et dépourvue de système fiscal efficace, constitue une limite inhérente à sa domination ; Sparte ne peut donc constituer un modèle à suivre. La force et la cohérence de l'ouvrage réside dans la volonté de considérer Sparte comme un horizon de référence, à la fois modèle et repoussoir structurant dans le cadre de la construction identitaire athénienne entre la fin du V<sup>e</sup> et le début du IV<sup>e</sup> siècle. F.-G. Herrmann note ainsi (p. 97) que l'importance de Sparte dans la littérature athénienne est une preuve de son importance dans la société, la partie visible du point de vue général sur l'ennemi vainqueur et principale puissance structurante du monde grec. Athènes, « école de l'Hellade », se trouve définie en négatif de Sparte. La bibliographie et les notes se situent à la fin de chaque

chapitre, l'index en fin de volume. Une conclusion des éditeurs aurait été bienvenue, mais cet ouvrage ne peut évidemment suffire à épuiser la question de la construction par les auteurs athéniens d'une cité fantasmée et essentialisée. Il permet néanmoins de revoir et d'actualiser plusieurs points essentiels du débat en un seul volume et constitue à ce titre une contribution décisive dans la déconstruction toujours en cours du « mirage spartiate ».

Adrien DELAHAYE

Boris CHRUBASIK & Daniel KING (Ed.), *Hellenism and the Local Communities of the Eastern Mediterranean. 400 BCE-250 CE*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 21,6 x 13,5 cm, 256 p., 6 fig. n./b. Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-880566-3.

Issu de la conférence internationale *Dialogues between Greece and the East* organisée en septembre 2013 à l'Université d'Exeter, cet ouvrage collectif est le résultat du travail de huit auteurs (et de nombreux autres collaborateurs) qui se sont proposé d'étudier les interactions entre la culture grecque et les communautés locales de la Méditerranée orientale et du Moyen-Orient à l'époque hellénistique. Dans la première contribution, « Hellenism? An Introduction », les éditeurs Boris Chrubasik et Daniel King remettent en question les concepts modernes réducteurs d'« Hellenism » et « Hellenization » pour caractériser les processus d'adoption, d'adaptation et d'interprétation de formes culturelles grecques par des communautés locales. Ils s'interrogent en particulier sur la validité de la division temporelle de l'« Hellenistic period » et sur la pertinence de l'appellation. Si l'on considère que celle-ci désigne une ère d'intensification et d'accélération des contacts des communautés non grecques avec la culture grecque, et si l'on tient compte, outre des événements politiques, de l'histoire culturelle des régions concernées, alors la période « hellénistique » devrait s'étendre du début du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. (dès la chute de l'Empire perse) au milieu du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. (car l'intégration se poursuit sous l'Empire romain) ; cette définition justifie l'étendue chronologique de l'ouvrage. Si les auteurs inscrivent ce dernier dans la lignée de *Hellenism in the East* (A. Kuhrt & S. Sherwin-White, 1987), avec un rejet de la position helléno-centriste et une attention particulière accordée aux pratiques locales, qui se sont maintenues malgré l'arrivée d'éléments grecs, ils tiennent à recentrer la discussion sur l'intégration de la culture grecque, thématique délaissée au profit d'études sur les facettes indigènes. Malgré la diversité des approches et des régions discutées, au nombre de quatre (Asie Mineure, Levant, Égypte et Mésopotamie), l'ouvrage trouve son unité dans le questionnement qui lie chaque chapitre : comment et pourquoi les communautés locales du monde oriental se sont-elles approprié des formes culturelles grecques (langue, modes de vie, religion, sciences, art) ? Suivent huit contributions articulées autour de trois thèmes interconnectés et rédigées par divers spécialistes de la période hellénistique (historiens, philosophes, classiques, assyriologues, papyrologues). Le premier thème est celui des formes locales de *polis* et comprend trois contributions. Afin d'identifier les moteurs de l'hellénisation en Asie Mineure, Stephen Mitchell (Berlin) enquête sur l'impact de l'arrivée de la culture grecque et sur son intégration au niveau local entre 400 et 250 av. J.-C. Étudiant successivement la Lycie, la Carie et la Lydie, il défend l'idée que l'adaptabilité de la *polis* et son caractère autonome ont encouragé les sociétés